

LE JOUR, 1948
23 mai 1948

PROPOS DOMINICAUX

Les hommes voudraient vivre de mesure et d'équilibre, et c'est d'excès de toute sorte et de déséquilibre qu'ils souffrent et qu'ils meurent.

Ce que le professeur Godel appelait l'autre jour « démesure » et qui a fait la destinée des personnages centraux du théâtre grec se retrouve aggravé et sous la forme collective dans le monde d'aujourd'hui. Maintenant les travaux de l'homme sont sûrement démesurés à l'échelle de l'homme.

Nous sommes dépassés par les découvertes, en ce sens que nous ne les contrôlons plus. Et ce n'est pas seulement des forces physiques déchaînées qu'il faut avoir peur ; c'est du déchaînement de l'esprit, perdu dans le tumulte et qui ne sait plus où il va.

Voyez comme des populations entières sont possédées par des voix qui ne sont qu'illusions et mensonges ! Autant de gouvernements, autant de tribunes et qui se lancent la propagande et le défi. Nulle part, ou presque, le recueillement, la méditation indispensables pour asseoir la société humaine sur des bases possibles. Nulle part cet appel nécessaire aux règles et aux règles de la vieille humanité. Si la terre a révélé la plupart de ses secrets, l'homme qui a obtenu cette merveille est resté le même, sujet à la souffrance et à la mort, inquiet et désesparé.

Dans tous les pays, partout, il faut leurrer la foule et lui donner le mirage en pâture ; partout il faut gouverner en se servant d'anesthésique plutôt que de la raison. Jamais les hommes, jamais les peuples n'ont été moins conscients de leur sort, moins maîtres de leur destin, moins respectés, moins ménagés dans ce qui fait la dignité de la personne humaine.

Dans le laboratoire où les inventions glorieuses ne se comptent plus, l'homme, à part un petit nombre d'exceptions souveraines est comme un pantin. Il ne lit plus que ce qu'on lui fait lire. Il n'entend plus que ce qu'on veut lui faire entendre. Il ne réfléchit plus. Il ne discute plus. Comme un bête dans la masse grégaire, il n'est plus rien que par instinct.

Ce n'est sûrement pas ainsi que les nations se relèveront.

Nous et les autres, nous avons besoin socialement, politiquement, moralement, de nourritures supérieures ; d'autre chose que ce que l'estomac digère, d'autres réserves que celles des trésoreries et des bilans, d'autres ressorts que ceux du pain matériel et des jeux. Des hommes trop affaiblis par le dedans se dégonflent comme des ballons. Ils n'ont plus de densité qu'apparente.

Les gouvernements forts, les gouvernements heureux sont ceux qui élèvent l'âme et qui préparent à la résistance contre les forces de dissociation et de discorde.

Si l'homme est resté ce pauvre homme angoissé et tragique, tout a changé et change autour de lui. La marche s'accélère. Elle devient irrésistible. Et, par la force des choses, ce seront les peuples qui manqueront de muscle au jarret ; les peuples qui manqueront d'esprit de sacrifice et de résistance morale qui seront balayés.

Pour des raisons géographiques, le Liban a vécu, il vit et il vivra toujours dangereusement (surtout maintenant à côté de l'entreprise démesurée d'Israël). Aucun gouvernement libanais ne peut ignorer, ne peut oublier cela.